ELVINGER 1717

LE PLUS BEAU CADEAU EST ENCORE UN POSTE PHILIPS

BX 183 U
Frs : 10.990
+ taxe locale

HX 372 A
Frs : 19.400
+ taxe locale

291 U
Frs : 15.990
+ taxe locale

PHILIPS-RADIO

FRANÇOISE GIROUD : PIERRE FRESNAY TROUVE QU'IL GAGNE TROP !

NON, on ne devrait pas avoir le droit d'être parfait à ce point là ! C'est décourageant, vous comprenez ? Décourageant pour l'acteur qui se dit : « Je ne serai jamais Fresnay... » Décourageant pour celui qui croit être probe, qui croit être courageux, qui croit être consciencieux, qui croit être exact, qui croit être exigeant pour lui-même et indulgent envers les autres, c'est décourageant puisque ce petit homme est tout cela un peu plus que qui que ce soit.

Quand j'ai appris l'année dernière que Pierre Fresnay souffrait d'une jaunisse, j'ai eu — et d'autres avec moi — une curieuse impression de soulagement. Ainsi, il était lui aussi fait d'une humaine et méprisable matière, ainsi il devenait pensable que Fresnay se lave les dents, se coupe en se rasant, perde ses lunettes et ne maîtrise pas rigoureusement tout ce que vous et moi maîtrisons si imparfaitement. Oui !

A vrai dire, je m'en doutais un peu depuis le jour lointain où j'avais regardé ses mains. Ne cherchez pas dans vos souvenirs, vous ne les avez jamais vraiment vues. Il possède l'art — encore un — de les escamoter comme s'il savait qu'elles parlent plus en une minute que lui en dix ans. Et l'irrite tout ce qui peut aider à fracturer le coffre-fort où il se garde. Parler de lui, c'est déjà se sentir coupable d'un cambriolage.

Or, cet homme qui réunit toutes les distinctions, celle du cœur, celle du corps et celle de l'esprit, a des mains courtes, larges, aux pouces presque spatulés. Des mains brutales faites pour fracasser, pour tordre, pour écraser, comme si tout ce qu'il domine en lui d'impétueux se réfugiait là.

Mais j'aurais dû commencer par vous dire que Pierre Fresnay est protestant. Doublement protestant puisqu'il est aussi Alsacien, qu'il y eut plusieurs pasteurs Laudenbach — c'est son nom — et que pour ce fils de professeur de philosophie des mots tels que honneur, devoir, ont plus de sens que pour d'autres le pain et la vie.

Là où sa conscience impitoyable le mène, il va, tout droit, indifférent aux critiques comme aux louanges. Et l'admirable est qu'en outre, il n'exige aucune réciprocité. On l'imagine aisément rendant à un voleur le bijou dérobé qui tombe de sa poche. « Volez, monsieur, moi je me baisse, je ramasse et vous restitue ce que vous venez de perdre parce que c'est pour moi une intime nécessité. Où prendrais-je le droit de vous blâmer si vos nécessités sont autres ? »

On peut penser ce qu'un homme eut à souffrir lorsqu'en 1932 il divorça d'une femme remarquable et éperdument éprise de lui, Berthe Bovy, parce qu'en jouant *Franz Hals* avec Sacha Guitry il avait rencontré Yvonne Printemps.

Tout contribua à le torturer : la douleur imméritée qu'il provoquait, le scandale, les phares de la curiosité publique brusquement braqués sur lui. Il envisagea fort sérieusement de se suicider. A vingt ans, il l'eût fait peut-être. Mais à trente-cinq ans, un homme sain et amoureux à en perdre le souffle ne renonce pas à vivre.

Il vécut donc, le plus dignement possible, ce déchirement sur lequel il allait construire sa vie, fit le vœu de ne paraître désormais en scène qu'avec Yvonne Printemps et de ne jamais lui prêter la moindre scène d'amour avec une autre partenaire. Il a aujourd'hui cinquante-deux ans et n'a jamais failli à cet engagement. A celui-là non plus.

Quelques années plus tard, alors qu'il était encore sociétaire du Français, quelques jeunes et charmantes personnes vinrent l'attendre à la sortie des artistes et le supplièrent, en l'appelant Pierrot (Pierrot !), de leur accorder quelques instants. Il les accompagna en face, au café de Rohan. Et savez-vous ce qu'il leur fit ? De la morale. Après quoi il consentit tout de même à se laisser baiser au front.

Ceux qui ont vu Fresnay au Français affirment qu'il y fut un inoubliable interprète de Musset. Lui-même avoue que dans toute sa carrière d'acteur il n'a jamais perdu conscience de lui-même en scène, sauf une fois : dans le rôle de Fantasio.

Il quitta la Comédie-Française avec éclat en 1927 : il y était entré dix ans plus tôt, jeune acteur prodige, suivant d'ailleurs les traces de son oncle Claude Gary, également sociétaire de la vieille maison. A seize ans, il jouait *L'Aiglette* avec Réjane sous le nom de Pierre Vernet, menait de front le Conservatoire et ses études et entrait au Français à dix-sept ans. 1915 : dix-huit ans, il tourne le premier de ses quarante films : *France d'abord...*

Puis il s'en va la défendre, la France, après avoir épousé une camarade de l'Odéon, Rachel Berendt, dont il divorce lorsqu'il est démobilisé.

J'ai connu Pierre Fresnay à l'époque où, entre deux prises de vues de *Fanny*, il courait... pardon, il marchait vivement, mais de façon à ne pas se faire remarquer, jusqu'au téléphone pour appeler dix fois par jour Yvonne Printemps.

Quelques années plus tôt, il avait déclaré au *Figaro* : « Ah ! comme on a toujours tort de déclarer quoi que ce soit ! »

« Le cinéma parlant est un monstre non viable, la combinaison absurde de deux moyens d'expression antinomiques est vouée à un échec rapidement évident. Le directeur de théâtre qui a permis à ses administrés de jouer pour le cinéma parlant fait preuve d'une déplorable méconnaissance de la vraie nature de notre art. Je me sens incapable de simuler des sentiments devant une mécanique. Ce regard mort de l'objectif me glace. »

Il faut bien dire que cela se voyait un peu. Plus tard, en tournant « Sous les yeux d'Occident », il fallait encore dissimuler derrière un portant le metteur au point tant Fresnay se sentait mal à l'aise sous le regard indifférent des opérateurs.

C'est dans « La Grande Illusion » qu'il se trouva pour la première fois, je pense, en pleine possession de son moyen d'expression cinéma. Ce fut peut être grâce au rayonnement du réalisateur Jean Renoir. Sa première rencontre avec Gabin dans la cour de la caserne de Colmar fut mémorable. Gabin, bon enfant, tutoyant tout le monde, tout auréolé de son célèbre « Pépé le Moko », se mit soudain à balbutier devant ce petit homme sec et infiniment courtois qui l'appelait : « Monsieur Gabin ».

— Tu comprends, disait Gabin, c'est un grand type... Mais en face de lui tu as toujours l'impression de te tromper de fourchette.

En face de lui, nous n'y étions pas souvent. En trois mois de prises de vues à travers l'Alsace, Pierre Fresnay qu'accompagnait Yvonne Printemps ne prit pas une seule fois un repas avec la troupe du film.

Sans affectation d'ailleurs et sans jamais se départir de son exquise politesse. Il fut, jusqu'aux ongles, le capitaine de Boieldieu.

Yvonne Printemps le tortura déjà de ses moqueries. (Oh ! elle, il ne l'impressionne pas !) Parce qu'il redoutait déjà de grossir et qu'il mangeait à peine, qu'il résistait aux bons vins qu'il aime pourtant. Tandis qu'elle peut engloutir des spaghettis à tous les repas sans que ses cinquante-quatre centimètres de tour de taille varient. Parce que ce mari de rossignol est résolument fermé à la musique. Ça ne le dérange pas, non, c'est un bruit... comme les autres. Il le supporte, mais cet immense acteur n'a jamais pu apprendre à danser, même correctement. Les quelques tours de « Trois Valses » furent héroïques.

Elle, vive, joyeuse, éternellement puérile, spirituelle — et en langue verte — semant ses bijoux opulents, cherchant ses deux petites chiennes, le harcelant, le rabrouant, s'énervant lorsque avec sa scrupuleuse rigueur il s'interdit d'abandonner le manuscrit de la pièce la plus médiocre avant de l'avoir lue jusqu'au bout, criant :

— Assez ! Ce n'est pas votre métier de découvrir les jeunes auteurs... Montez donc des succès sûrs... Alors, vous êtes dans la lune ?

Lui, imperturbable, supportant crises de nerfs et sarcasmes en disant :

— Excellent antidote contre la vanité.

Dur parfois et l'arrêtant d'un : « Voyons Moureu... »

Un jour qu'elle allait sortir avec un peu trop de perles et de diamants, un peu trop de chapeau, un peu trop de fourrure et tenant encore un boa à la main, il eut un de ses terribles regards.

— Il ne faut pas prendre le boa ? demanda-t-elle.

— Si, répondit Fresnay glacial. Si c'est pour un déménagement.

Ils ne vivent, ensemble, que pour le théâtre, ce théâtre de la Michodière auquel il sacrifie tous les millions que lui apporte le cinéma.

Il refserait de tels millions d'ailleurs s'il ne l'aidaient à servir le théâtre, considérant que les cachets de vedettes sont indécents.

— Ça ne vaut pas ça, dit-il, personne ne vaut ça.

Mais il y a le théâtre, ce théâtre dans lequel il se fond avec cette intelligence sans folie qui le préserve de toute esthétique, de tous préjugés, le théâtre auquel cet homme capable de secrètes effusions profondes livre enfin son cœur brûlant.

Il n'y a pas un comédien, pas un auteur qui ne professe pour Fresnay plus que de l'admiration : de la vénération.

— Si j'ai un jour des difficultés en jouant une pièce, dit François Périer, si je sens que ça ne va pas, je téléphonerai à Fresnay. Et je sais qu'avec lui tout s'éclairera...

Cette vénération pour le comédien est inséparable du respect que l'homme inspire. Un écrivain maudit, Maurice Sachs, qui confessa dans « Le Sabbat » ses vices et ses fautes, dit à propos de sa rencontre avec Fresnay : « Il me semblait n'avoir connu jusqu'alors que des hommes qui fussent moins malhonnêtes que d'autres. Et il fait allusion sur plus honnêtes : Gide, à Maritain, puis ajoute) : Mais l'homme incapable d'un mensonge, de politesse ou d'amitié, d'un calcul d'un compromis, d'une démarche utile, d'une hypocrisie infime de la moindre vantardise, je ne l'avais pas croisé. Je me disais : sur ce chapitre nul n'est parfait, je ne suis qu'un peu plus mal que d'autres. Lorsque j'eus vu Pierre Fresnay quelquefois : Ah ! me dis-je, voilà un homme entier. C'en est fait, j'ai compris, il me faudra devenir honnête. »

Lorsque Jean Anouilh traversa une crise où il était persuadé qu'il allait mourir brusquement écrasé dans la rue, il rédigea son testament en faveur de Fresnay, Puget, Sauvajon, Clouzot n'oublieront jamais ce qu'ils doivent à Fresnay d'encouragements efficaces, d'amitié délicate.

Tous les jours, il lit quatre, cinq manuscrits, il écoute de jeunes acteurs. Jamais il ne sort et il est probablement le seul comédien du monde qui déteste profondément qu'on lui demande des autographes.

Un, deux, passe encore... Au quatrième, il se met en colère.

Si son nom n'était un gage indispensable pour attirer le public en son théâtre, il l'effacerait, il se plongerait dans l'anonymat pour ne plus être que Monsieur Vincent, Offenbach ou Boieldieu : Jamais Pierre Fresnay. Pur de toute humaine vanité il est l'expression la plus dramatique de l'orgueil qu'aucun cilice ne suffit à briser.

Dans la villa qu'il a fait construire à Neuilly sur ses propres plans, il vit reclus, recevant une fois, deux fois par an, mais alors avec une charmante cordialité. Il n'en sort que pour aller au studio ou au théâtre, dans la voiture anglaise qu'il a achetée avec le prix de 1.000 livres que l'Angleterre lui décerna l'an dernier pour « Monsieur Vincent ». Il a vendu sa Peugeot à Marcel Achard avec lequel il vient de terminer « Valses de Paris ».

Le matin, de ses mains fortes, il bêche, il creuse la terre de son jardin, il retourne le carré de pommes de terre avec une passion concentrée. Sa maison, il l'a conçue pour deux. L'immense living-room ivoire, classiquement beau, la chambre d'Yvonne Printemps, la salle de bains somptueuse en emflade et donnant sur le jardin où s'avance une terrasse de marbre blanc.

A l'étage, les chambres de bonnes et une sorte de petite cellule où il dort souvent.

Dans quelques jours il partira avec sa femme faire un grand voyage en Méditerranée et peut-être jusqu'en Egypte.

Ils en ont ainsi décidé ensemble depuis longtemps. Aucun film, aucune pièce, aucune sollicitation n'a pu les ébranler dans leur résolution de disparaître jusque fin mars.

Je pense que rien ne saurait lui être plus désagréable que cet article puisqu'il tente de vous éclairer sur l'homme secret et inestimable qu'est encore Pierre Fresnay quand on lui enlève les cent masques de l'acteur.

Puisse-t-il trouver simplement le désir de montrer à ceux qu'il a si souvent bouleversés que même si Pierre Fresnay n'avait jamais joué la comédie, il mériterait encore toute leur admiration sinon leur tendresse.

France Dimanche

SUPPLÉMENT DE FRANCE DIMANCHE N° 172 DU 11 AU 17 DÉCEMBRE 1949

125 fr.

ALMANACH 1950

...sera partout en vente la semaine prochaine.

Yvan Audouard : Le mariage (à la scène) d'Héloïse avec Abélard est triste comme un enterrement civil

A l'occasion du 828e anniversaire de la castration d'Abélard, Roger Vailland fait représenter, au théâtre des Mathurins, sa première pièce. Il en a trouvé l'argument dans « L'Enfer » de la Bibliothèque nationale : Abélard, qui a survécu a sa mutilation, raconte (en latin) son amour et ses malheurs dans un mémoire intitulé *Historia calamitatum.*

— Il existait, dit-il, *à Paris, une jeune fille nommée Héloïse... Physiquement, elle n'était pas des plus mal.*

(Héloïse, c'est Jany Holt. Ce devait être, jusqu'à ces temps derniers, Michèle Alfa. Jany Holt ou la nouvelle Héloïse.)

— *J'avais,* poursuit modestement Abélard, *une telle réputation, une telle grâce de jeunesse et de beauté que je pensais n'avoir aucun refus à craindre.*

(Ce rôle difficile est tenu par Jean Servais : il a les yeux tristes, le cheveu ras et la voix résignée.)

Malheureusement, Héloïse dispose d'un oncle, le chanoine Fulbert, qui veille sur sa vertu.

(Jean Marchat compose ce rôle.)

Mais Abélard trouve un biais pour approcher sa belle : il propose à Fulbert d'enseigner à sa nièce l'hébreu, langue sans la connaissance de laquelle il n'est pas de jeune fille accomplie. Fulbert accepte et reçoit Abélard sous son toit.

— *Mais, sous prétexte d'étudier, nous étions tout entiers à l'amour. Les livres étaient ouverts, mais il se mêlait plus de paroles d'amour que de philosophie; plus de baisers que d'explications; mes mains revenaient plus souvent à son sein qu'à nos livres. Pour mieux éloigner les soupçons, j'allais parfois jusqu'à la frapper : coups donnés par l'amour, non par la colère; par la tendresse, non par la haine, et plus doux que tous les baumes... Tout ce que la passion peut imaginer de raffinement, nous l'avons épuisé...*

L'hébreu tel qu'on le parle

Le rideau se lève d'ailleurs sur une tenture scène de flagellation pédagogique. Héloïse, vêtue en demoiselle de pensionnat, avec un petit col Claudine et des souliers plats, est à genoux, les bras en croix. Abéard tient une férule et il enseigne un bien étrange hébreu : c'est, en réalité, un langage convenu.

— Nacapalo mini gulou, gulou, dit Héloïse.

— Modé adidé, répond Abélard. (Ainsi, dans *Les Vignes du Seigneur*, les amants parlaient javanais et se disaient : « Javeu vous avaimaveu ». Pour dévoiler les soupçons ; l'hébreu, c'est le javanais du moyen âge.)

Le chanoine Fulbert vient se rendre compte des progrès de sa nièce. Il a sur l'éducation des jeunes filles des idées remarquablement fermes.

— Elles n'aiment que les coups, dit-il en substance.

Héloïse laisse entendre par sa mimique qu'il y a d'autres voluptés tout aussi agréables. Fulbert s'en va en claudicant. Il est laid, sale et gras ; il a des cheveux couleur de tonte d'araignée et une soutane couleur de serpillière.

— Je le hais, dit Héloïse.

Elle se jette dans les bras d'Abélard. Après la flagellation, l'étreinte (l'alternance des plaisirs est le secret du sage). Après l'étreinte, l'escrime : Héloïse pratique tous les arts d'agrément.

Elle amène sur la scène une grande poupée de son et la transperce d'un coup d'épée.

— Voilà pour toi, Fulbert, ditelle.

Puis le frère du roi vient rendre visite aux amoureux. C'est un ami de la famille. Il donne de sages conseils à Abélard.

— On commence à jaser, dit-il. Si tu veux être pape, surveille-toi. Ce n'est pas comme ça que tu y arriveras.

La fuite à cheval sur un âne

Mais les amants sont insouciants. Dès le frère du roi parti, ils reprennent leurs jeux. Mais Fulbert entre par une porte dérobée : d'un coup d'œil, il a compris la situation.

— Ha ! ha ! dit-il...

Abélard est très ennuyé, mais, jusqu'à présent, il n'a perdu que la face.

Pendant l'entracte, on put constater que M. Francis Ambrière, critique (en tous genres), était quasiment aphone. Sa voix, d'ordinaire grave et basse, avait d'étranges aigus. Cela fit sourire et donna lieu à de très spirituelles réflexions.

Entre temps, Héloïse et Abélard se sont enfuis. Ils ont abandonné un âne. Un âne républicain : et Abélard enseigne l'amour de la liberté aux pécheurs bretons qui semblent ne pas avoir encore assez de maturité politique pour apprécier ses leçons.

Le frère du roi essaie de son côté de fléchir la colère de Fulbert.

— Pardonne, dit-il, et tu seras évêque...

Fulbert refuse la mitre.

— Bravo ! dit Margot...

Margot est la maîtresse du frère du roi. Elle a la propriété de ses instruments de production, mais elle se sent l'âme prolétarienne et manifeste une sympathie de classe à l'égard du bas clergé.

Le frère du roi est très fâché. (Ce rôle est tenu par Roger Gaillard. Il a une diction très curieuse : mi-femme du monde, mi-undergraduate Oxonian ; la bouche en postérieur de galline et le flacon de sel à portée des ailes du nez.)

Ce prince est donc fâché. Mais il est têtu. Il convoque le préfet de police.

— J'arrangerai tout, dit ce loyal serviteur du régime.

Le frère du roi envoie donc une lettre à Abélard pour le prévenir qu'il peut rentrer à Paris. Mais la lettre rate le courrier royal : elle arrivera trop tard. Las de fuir la haine suscitée par le scandale de leur concubinage, Héloïse et Abélard se sont mariés. Abélard ne pourra plus être pape.

Ce deuxième acte, qui se passe tantôt dans une taverne de pécheurs, tantôt devant un parapet qui représente une salle de château, est ennuyeux comme un cours de métaphysique de feu Léon Olié-Laprune.

Roger Vailland, qui, à la ville, manifeste des sentiments nettement progressistes, a fait d'Héloïse et d'Abélard les porte-parole de sa philosophie de l'histoire. Abélard, c'est la libre pensée ; Héloïse, c'est le libre amour : leur mariage est triste comme un enterrement civil.

Le marxisme surréaliste de Roger Vailland ne passe pas la rampe.

Heureusement, il y a un troisième acte. Abélard ne paraît plus. Deux zélés sectateurs (de l'Eglise) lui ont rendu visite. « Ils me firent subir, écrira plus tard Abélard, la plus honteuse des vengeances : ils me tranchèrent les parties (du corps) avec lesquelles j'avais commis ce dont ils se plaignaient. »

Moins que jamais, il pourra être pape : car les eunuques, pas plus que les hommes mariés, n'ont accès à la papauté.

Héloïse surgit. Elle est pâle et flamboyante comme un glaive. Son oncle s'est enivré au vin doux naturel assaisonné d'épices.

La haine est photogénique

Entre sa nièce et lui jaillit alors une scène d'une audace et d'une crânerie pré-élisabéthaines.

Ceux que l'anticléricalisme de *Faut d'Enfer* de Gheldérode a choqués sont priés de s'abstenir. Il n'y a ici ni pittoresque ni truculence : il n'y a que de la haine : hypocrisie, haine de l'Eglise, haine de Dieu. Mais si la haine est un bien vilain sentiment, elle est aussi très photogénique.

D'ailleurs, qu'on se rassure : Héloïse entrera au couvent par la suite et prononcera des vœux de pauvreté, d'humilité et de chasteté (qu'il n'est, hélas ! pas sûr qu'elle respecte).

La moralité de l'histoire, c'est qu'on fait de gros ennuis à ceux qui ont des idées nouvelles.

En tout cas, Abélard a cessé d'être un héros d'opérette.

Vous serez fier de lui offrir une LIP

LA MARQUE MONDIALE VENDUE DANS 52 PAYS

CIRCSA

AVEZ-VOUS DES LOISIRS ?
Utilisez-les en gagnant 4 à 6.000 f. par sem. en cult. des champignons de cave, cour, balc., etc. Trav. honn. à portée de tous. Ach-t. récolt. Rens. c. 1 rep. Ets Culturex, 27, Annemasse (H.-Sav.)

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —
Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".
Il faut que le foie verse chaque jour, un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, les aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir ! Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharm Visa 30 P. 1493

Soirs Heyraud ciselés
...tels de prestigieux joyaux
fandango
feu follet
HEYRAUD
l'élégance de Paris
4 USINES ★ 40 MAISONS DE VENTE
ET DANS LES PRINCIPALES MAISONS DE CHAUSSURES

La dernière sensation américaine
BEAUTY-CAKE CREAM
Makeup Gemey bouleverse l'art du maquillage
A la fois base de maquillage et crème de beauté pénétrante, la dernière sensation américaine de l'Institute of Dermatological Research de New-York connaît en France un succès sans précédent. Nuancée en 6 coloris inédits s'harmonisant avec la carnation du visage elle :
★ recouvre sans jamais dessécher
★ unifie le teint sans le masquer
★ veloute sans jamais brûler
★ s'applique sans eau
Gemey
Le maquillage des jolies femmes
Création RICHARD HUDNUT Paris - New-York
20, rue de la Paix Paris
53, rue du Poinçon Bruxelles
OFFRE SPÉCIALE
Retourner ce bon à RICHARD HUDNUT, 20, rue de la Paix, Paris (Serv. 40), avec 75 frs. (5 timbres à 15 frs.) pour recevoir un coffret de beauté pour plusieurs applications, comprenant :
1 Beauty-Cake Cream Gemey.
1 Sélection de coloris mode de Poudre Gemey.
1 Lait de concombres (démaquillant) Gemey.
Nom
Adresse
Coul. des cheveux
Yeux Teint
Ecrire très lisiblement